

Coupés par les tessons de l'une des bouteilles qui s'était brisée dans la lutte, ils s'endormirent, ronflant, hideux, ignobles....

—Allons, fit M. Dementières,—vers les dix heures du soir, nos guides ont assez dormi. Nous allons les réveiller, leur faire manger un morceau et nous partons....

Et, armé d'une lanterne, il se dirigea vers la grange dont il ouvrit la porte.

Un cri d'horreur s'échappa de ses lèvres à l'aspect de l'épouvantable spectacle qui frappa ses regards....

Poiroux tenait encore dans ses doigts crispés les cheveux de la Doucine....

Le sang de celle-ci coulait goutte à goutte, car à la face un éclat de verre lui avait fait une large estafilade....

On les sépara, on les étendit, les lavant, les pansant, leur faisant respirer de l'ammoniaque.... Vains efforts....

Il fallait laisser passer de longues heures avant de les voir revenir à la vie.

L'expédition au roncier de Rivaude était forcément remise.

—Rien à tirer de ces brutes, fit Fabrice avec fureur....

II.—VIEIL AMOUR ! VIEUX MALHEUR !

Non ! en vérité, les plus riches sont loin d'être toujours les plus heureux !....

On aurait eu la preuve de cet aphorisme en voyant la comtesse Marcelle Stroganof, dans sa chambre à coucher de l'hôtel de l'avenue Friedland.

Le luxe le plus somptueux et en même temps le plus sévère, telle était la dominante qui sautait aux yeux dès que l'on avait franchi les portes de bronze du palais du comte Fédor.

L'appartement particulier de la comtesse se faisait surtout remarquer par sa simplicité en quelque sorte monacale.

Au milieu de toutes les richesses qui l'environnaient, on retrouvait cette note triste, désespérante, résultant du chagrin mortel qui, au début de son bonheur, dès le lendemain de sa délivrance, l'avait frappée en plein cœur....

Il pouvait être six heures du soir.

Des lampes électriques éclairaient discrètement la chambre à coucher de la comtesse.

Un lit de milieu, une merveille de lit italien, à incrustations d'ivoire, à colonnes torsées d'ébène, s'avancait, drapé de broderies au petit point, jusqu'au centre de la chambre.

Au chevet, sculptées en plein bois, les armes des Stroganof-Remer, d'azur à trois léopards d'or, ayant comme cimier une couronne fermée, et comme supports, deux ours.

Dans un coin, un bahut Renaissance à incrustations d'ivoire et de platine, faisant face à un armoire à glace à trois panneaux.

Deux tableaux tranchaient sur des tentures de velours de Gênes : *Retour d'exil*, de Charles Delort, racheté à prix d'or à l'Amérique, et une *Mater Dolorosa* du Corrège.

La comtesse était assise devant le petit meuble italien qui lui servait de secrétaire et mettait la dernière main à une volumineuse correspondance.

La maternité l'avait à peine effleurée. Le chagrin et le temps n'avaient pu mordre sur le marbre de ce front si pur, sur l'albâtre de ce teint sans rides.

Elle était toujours adorablement belle et paraissait beaucoup plus jeune que son âge.

Ah ! certes, en la voyant on pouvait comprendre la folle passion qu'elle avait inspirée sans le vouloir au marquis de Lauriac.

La comtesse était vêtue d'une robe tout unie et très simple.

Aux oreilles l'un des premiers souvenirs de Fédor, deux perles noires sans pair, incomparables... Un saphir étoilé à la main gauche, à côté de son anneau de mariage... et c'était tout.

Naturellement, dès la promulgation de la loi sur le divorce, le mariage entre Marcelle et Fabrice Dementières avait été rompu.

M. Dementières n'y avait mis aucun obstacle.

Que lui importait ? Ne tenait-il pas sa vengeance !....

Oh ! il l'avait bien calculée.... Elle était entière !.... Elle était complète !....

Le bonheur de Marcelle avait été empoisonné par le vol de son enfant.

Depuis le rapt de la petite fille, l'existence du comte Fédor et de Marcelle n'avait eu qu'un but :

Retrouver l'enfant qui leur avait été ravi.

Pour arriver à ravoir cette enfant, Fédor avait dépensé des sommes folles.

La comtesse et lui avaient soulevé des mondes... Ils avaient battu l'univers entier.

Naturellement ils avaient été l'un et l'autre exploités par des agences de tous les acabits.

Le comte Stroganof, jetant l'or par les fenêtres, il ne manquait pas de gens qui trouvaient bon de le ramasser.

Aussitôt après son mariage, la comtesse Fédor avait été présentée à la cour de Russie ; et à Saint Pétersbourg comme à Moscou, les proches du comte Stroganof lui avaient fait grand accueil.

Elle avait parcouru la Russie à la suite d'un avis mensonger donné à Fédor et à la comtesse.

Car Fabrice Dementières ne s'était pas borné à enlever l'enfant.

Sa vengeance avait été plus cruelle encore.

A diverses reprises, Marcelle avait reçu des avis anonymes.

« Votre fille vit »,—lui était-il écrit d'Amérique, de l'Extrême-Orient, du bout du monde.—« Votre fille vit, et elle est malheureuse ! »

C'étaient de nouvelles infamies commises par Fabrice.

Et, naturellement, tous les indices fournis à la malheureuse mère, indices payés au poids de l'or, avaient été faux.

Il n'était venu ni à l'idée de Marcelle, ni à celle de Fédor, que Fabrice Dementières avait gardé l'enfant en France, à deux pas de lui.

Ah ! si la pauvre mère avait pu supposer que la Petite Mai se trouvait là, en province, tout à côté d'elle, tout auprès des Souches... Ah ! qu'elle et son mari auraient donc bien su s'en rendre maîtres et l'arracher aux mains infâmes qui la séquestraient.

Mais non, Fabrice Dementières avait puissamment raisonné en se disant :

—Personne ne viendra la chercher là, c'est trop près....

Et les efforts et les recherches du comte et de la comtesse Stroganof s'étaient éparpillés dans toutes les parties du monde.

Pour l'instant, la comtesse revenait d'un voyage en Norvège, où l'attendait naturellement une déception nouvelle.

Une agence de renseignements lui avait fait connaître qu'une enfant, d'origine française, vivait près de Drontheim, chez des pêcheurs islandais.

La comtesse était partie seule.... Elle l'avait demandé en grâce à son mari.

Et elle avait été promené et exploitée par un agent, qui avait fini par lui montrer une malheureuse créature goitreuse et idiote, confiée effectivement par une famille française à un ménage de pêcheurs, lequel en avait le plus grand soin.

Elle était revenue à Paris depuis la veille, et Fédor venait l'y rejoindre ce jour-là même.

Marcelle, en attendant l'arrivée du comte, mettait en ordre, nous l'avons dit, sa volumineuse correspondance.

Elle avait pour unique but les mêmes incessantes recherches, les mêmes poursuites, car la divine espérance est la plante qui repousse sans cesse, alors même qu'elle vient d'être arrachée.

Sonia, une grande fille blonde que Marcelle avait depuis bien des années déjà, ramenée de Russie, frappa doucement à la porte de la chambre.

—Excellence !—dit-elle à demi-voix—M. le comte arrive. Le coupé vient d'entrer dans la cour.

Le comte, effectivement, montait vivement les degrés de l'escalier et arrivait au premier étage.

Marcelle s'avancait à sa rencontre, les mains tendues.

Et ils s'embrassèrent, tout comme au premier jour, avec une ineffable tendresse.

Ah ! si entre eux, ils n'avaient pas eu cet irré-

parable malheur, combien cet amour vieux déjà de tant d'années eût été encore jeune !....

Dès l'abord, dans les regards de Fédor, la comtesse avait lu une interrogation muette.

—Non, répliqua-t-elle en secouant la tête.... Rien... toujours rien.... Comme toujours, nous avons été trompés....

Fédor demeura quelques instants silencieux....

—Et vous, Fédor—demanda la jeune femme—de votre côté n'avez-vous rien pu apprendre ?

Il ne répliqua rien sur le champ.

On s'en souvient, au moment où le comte Stroganof quittait les Souches, en faisant évader Romain, il avait laissé un billet à l'adresse de Marcelle, donnant à celle-ci un vague espoir.

Bien des fois, depuis, la pauvre mère était revenue sur ce sujet, et Fédor avait éludé la question, en évitant de répondre directement.

Mais, entre deux êtres s'aimant d'une affection aussi profonde, garder longtemps un secret était de toute impossibilité.

Aussi Fédor, prenant la main de Marcelle dans les siennes, finit-il par lui dire :

—Chère bien aimée, je ne vous ai point avoué toute la vérité.

—Ah ! que c'est mal, que c'est mal, fit Marcelle en portant la main à son cœur, pour en étouffer les douloureuses palpitations.—Vous m'avez caché quelque chose, Fédor !.... Et quelque chose concernant notre enfant !....

—Mon amie,—répliqua vivement le comte,—je commence par vous dire que je ne sais rien, rien, absolument rien de positif.... Autrement vous en eussiez été informée immédiatement.

—Dites ! mais dites donc vite,—fit Marcelle,—en proie à une palpitante angoisse, ne voyez-vous pas que vous me faites mal !

Et Fédor de commencer immédiatement le récit de l'aventure de Romain et les suites qui sont connues du lecteur.

La comtesse écoutait l'oreille tendue....

Et quand il eut terminé, le comte conclut :

—Plus je vais, plus je suis convaincu que cet homme ne m'a pas menti !.... Plus je suis certain qu'il a réellement vu cette enfant qui vous ressemble trait pour trait, Marcelle, puisque c'est à cette ressemblance que ce misérable a dû son salut.

Ce fut au tour de la jeune femme de garder le silence.

Pendant un long moment elle demeura plongée dans une méditation douloureuse.

—Étrange coïncidence,—finit-elle par murmurer,—oh ! oui, bien étrange !

—Que voulez-vous dire ?....

—Moi aussi,—répliqua-t-elle,—j'ai un reproche à me faire.... Mais vous me le pardonnerez, Fédor, parce que, si je me suis tue, c'est pour ne point augmenter vos chagrins.

—A votre tour, ma chère bien aimée, parlez vite !....

—Eh bien ! vous vous souvenez, Fédor, que l'été dernier je me suis séparée de vous pendant quelques jours.... Je me rendais en Angleterre, où des misérables exploitaient encore notre malheur et ma crédulité....

—Oui, pendant votre courte absence, je suis demeuré aux Souches.... C'est pendant ce temps, c'est à cet instant précis qu'à eu lieu cette étrange aventure.

—Oui, ce doit être à cet instant, un ou deux jours après peut-être.... J'ai reçu une lettre anonyme.... une de ces lettres épouvantables dont je ne vous parle jamais, Fédor, car il est inutile de vous faire inutilement saigner le cœur.

—Que vous disait cette lettre, ma pauvre Marcelle ?

—Une chose horrible ! une chose atroce !—et les yeux de la comtesse se remplirent de larmes brûlantes qui, lentement roulèrent sur ses joues pâles,—il m'était dit que si je faisais désormais une seule démarche pour retrouver l'enfant aimé que m'a été volée.... on la tuerait !....

—Oh ! les infâmes !—gronda Fédor en se tordant les mains.

—Alors, j'ai eu peur !.... Oui, une terreur folle s'est emparée de moi.... Peut-être aurais-je dû vous prévenir, peut-être aurais-je dû agir autrement que je ne l'ai fait.... mais à la seule pensée que cette enfant pouvait être tuée, je suis de-